Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 16 (1986)
Heft: 12

Artikel: Sur les planches avec Irène Vidy
Autor: Gygax, Georges / Vidy, Irène
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-829484

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Sur les planches avec Irène Vidy

Hier, aujourd'hui, demain

Pour Irène Vidy, la vie fut un grand professeur. Sa réussite, elle la doit à ses talents, à son courage, certes, mais aussi à la vie qui dicte ses lois, encourage ou freine...

Charmante Irène Vidy. Tous les talents, toutes les séductions. Et beaucoup de sagesse enfouie sous une solide philosophie qui lui a permis de surmonter certains périls, fréquents dans le métier, appelés fatigue, découragement, menace de dépression. C'est qu'elle n'est pas facile la vie d'une comédienne en Suisse! Petit territoire, moyens financiers et techniques limités. Il faut vraiment vouloir pour pouvoir. Irène Vidy a voulu passionnément, tout au long d'une carrière réussie d'une quarantaine d'années sur les planches. Belle, mince, une voix souple et magnifique, de la présence, beaucoup de charme. La ravissante jeune fille des débuts a su, à travers les décennies, rester jeune, vive, pétulante. La vie qui la situa à l'âge où il faut bien gagner son pain, dans un salon de coiffure, la poussa à bifurquer au bon moment vers ce séduisant métier de comédienne où il est si facile de se casser la figure.

S'entretenir avec elle, de tout et de rien, de théâtre surtout, est un plaisir rare. Irène Vidy sait raconter; elle tient son vis-à-vis sous le charme. Aucune pédanterie; la vantardise, elle ne connaît pas, et elle ne cherche jamais à faire plaisir à l'intervieweur en abondant dans son sens. Si celui-ci s'égare dans des considérations qu'il croit à tort justes, elle le lui dit, le ramenant gentiment sur les rails de la réalité. Pas de concessions: la vérité! Cela prouve que la dame peut, doit être prise au sérieux. Les «oui mais» n'ont pas cours ici. C'est oui, ou c'est non, mais le sourire, lumineux, est toujours présent, même si, parfois, la mélancolie voile le regard.

Un nom de théâtre

Irène Vidy a deux passions: le théâtre et Douchka, sa petite chienne teckel à poil long, 7 ans. Parlons de la première.

— Vidy, c'est très lausannois; le nom d'un lieu fort agréable. Un nom de théâtre pour vous?

Un grand sourire accueille cette question: «C'est vrai. Ce nom, c'est M. Béranger, l'ancien directeur du Théâtre municipal de Lausanne, qui me l'a donné. Je m'appelle Irène Schiavo. Ma famille est connue à Lausanne. Mon frère Fredy, 70 ans, y est professeur de tennis. Mon père était lui aussi un grand sportif. Vidy, c'est autre chose... A mes tout débuts, jouant dans une revue de Lausanne, nous sommes allés en tournée à La Chaux-de-Fonds. A mon arrivée, je suis tombée en arrêt devant l'affiche du spectacle. Pas d'Irène Schiavo, mais une Irène Vidy. J'ai questionné Béranger qui m'a répondu dans un éclat de rire: «Mais c'est toi! J'ai choisi ton nom!»

«En d'autres termes, mon patron m'avait baptisée à mon insu, et j'ai découvert mon nom de théâtre sur une affiche. J'étais ravie; ce nom me convenait admirablement.

«Ma famille est d'origine italienne. Mon père était gardien des terrains de sport de... Vidy précisément. Il était chargé de leur entretien, de la surveillance, un travail qu'il a accompli pendant trente années. Je vous l'ai dit: il était un grand sportif, un coureur connu partout. En 1927, sauf erreur, il a gagné le marathon à Athènes. Un homme très gai qui chantait tout le temps. Il aimait le spectacle, le théâtre. Il a participé à des revues pour le Stade, m'emmenant parfois comme figurante. Quand je lui ai annoncé que j'avais choisi le théâtre et que je ne serais plus coiffeuse, il s'est déclaré enchanté. Un soir, assistant à un spectacle au Municipal, j'ai décrété: «Dans une année, je serai là, sur les planches!»

Une porte s'ouvre

«Tout a commencé par un recrutement en vue du tournage d'un film. Je me suis présentée à Béranger avec une trentaine d'autres filles. Un jour, le grand patron m'a dit: «Nicole Rey ne fait pas la revue. Tu vas la remplacer!» Ça, c'est la vie, le hasard aidé par une volonté, des dispositions, du talent qui n'avaient pas échappé au grand patron. Une porte s'ouvre, Irène Vidy s'y engouffre le cœur battant. Joie et espoirs. C'est ainsi qu'elle débuta dans une troupe comprenant Pauline Carton, Itten, Jean Badès. Une chance, parce que le film, lui, ne se fit jamais.

«Pauline Carton avait ce qu'on appelle du caractère; elle n'était pas toujours facile à vivre. Mais j'avais beaucoup de conscience professionnelle et Pauline appréciait. J'aimais les répétitions. Je chantais, je dansais, je disais. J'étais folle de bonheur. Cette revue s'appelait «Y'a de la joie». Beaucoup d'autres suivirent, à Lausanne et à Genève; des tournées, des pièces, Feydeau notamment, de la radio et, plus tard, de la télé. Je n'ai jamais été privée de travail. Mais à 40 ans il y eut ce qu'on appelle un «passage à vide»...

— Toujours belle, vive, enjouée, dotée d'une excellente mémoire, comment diable ce passage à vide a-t-il bien pu se manifester?

— Jusqu'à 40 ans, je considérais mon activité comme autant de rendez-vous d'amour avec le public. Mais ce cap franchi, on m'a confié des rôles de mères. Une page se tournait. Sur scène j'avais des enfants de 15, 20 ans. Là, on réfléchit. C'est une réflexion difficile. Certes, en me créant comme je suis, mes parents m'ont fait un beau cadeau. Mais les quarante années étaient bien là. Il fallait faire avec. J'ai beaucoup travaillé, me rendant compte que le malaise ressenti était purement moral, psychique...

«Un jour, revenant de ville, je sors de ma voiture au moment où passent des écoliers. Un garçon se met à crier: «Vise la pépé. C'est une vioque!» Ça m'a fait rire. Mais je suis allée vers ces

gosses et je leur ai demandé: «Est-ce que ça vous ennuierait d'avoir une grand-mère comme moi?» La réponse gicla: «Oh! non, ce serait chouette!» Eh bien, ça m'a fait plaisir. La spontanéité du premier cri avait été immédiatement suivie d'un peu de réflexion...»

Tous les registres

— Et les pièces dramatiques?
— Bien sûr, j'en ai joué, à la TV notamment, j'ai travaillé avec nombre d'artistes cotés, avec les adorables Guy Tréjean et Jean Piat, par exemple. En 1946, Mme Fradel, directrice du Casino-Théâtre de Genève, m'avait engagée. Par année, en plus de la revue traditionnelle, j'ai joué 7 à 8 pièces chaque saison. Les journées étaient bien remplies, je vous assure. En plus des spectacles, il y a les répétitions. Souvent on répète deux pièces différentes le même jour. Je dois dire que je ne me suis jamais mélangé les pinceaux. Mais il m'arrive parfois de céder au fou rire. Dans une revue ça n'a pas d'importance, le public étant de connivence. Mais dans une pièce dramatique, c'est l'horreur. Je me rappelle une pièce d'Obaldia psychiquement très dure. Le fou rire m'a prise au mauvais moment. Il faut de la présence d'esprit pour s'en sortir... Et dans «La Cerisaie» de Tchekhov, je me souviens avoir tout à coup senti une odeur de... «brûlon». Il y avait le feu! Continuant

Jo Johny et Irène Vidy dans la revue 86. «On dégaine».

à jouer, j'ai soudain aperçu un pompier qui arrivait sur scène en portant un... verre d'eau. Dans la salle, les gens s'étaient mis à paniquer. Moi, j'ai piqué un des plus beaux fous rires de ma carrière. Heureusement, l'incident n'était pas grave. La troupe continua de jouer comme si rien n'était anormal. Dans ces cas-là, les comédiens n'ont pas le réflexe de partir. On est là; on doit rester...
«Certes, tant de choses accumulées au cours des ans ont parfois des conséquences négatives dues à une fatigue qui confine à l'épuisement. Alors on craque. Cela m'est arrivé, mais je m'en suis sortie, comme beaucoup d'autres, et croyez-moi: c'est une victoire!»

Et maintenant?

«Je travaille toujours beaucoup, Dieu merci. Je viens de préparer une revue pour les Arts ménagers à Palexpo. Jo Johny et moi en avons été les locomotives. Un travail express: nous n'avons eu que quelques jours pour répéter. C'était un gros morceau. Une fois de plus, on s'en est sorti. Il faut savoir se maîtriser. Et il y a le miracle de la scène. On peut être au fond du trou; arrivé sur les planches, dans la lumière, près du rideau rouge, devant le public, la fatigue disparaît... et ça marche! Sans doute allez-vous me demander si je choisirais le même chemin si tout était à recommencer. Sans une seconde d'hésitation je réponds par l'affirmative. Mon métier est positif, constructif. On crée, on apporte quelque chose aux autres, à ce monde du public qui vous remplit le cœur de joie par ses applaudissements, par ses réactions. Vous dire que l'avenir ne m'effraie pas serait inexact. J'y pense souvent. Par-dessus tout je désire être autonome jusqu'au bout. Et garder ma joie de vivre, mon grand amour, ma Douchka. L'amour d'un chien ne déçoit jamais. Le seul jour où il nous fait du mal, c'est quand il s'en va pour de bon... Mon plus cher désir: continuer à travailler le plus longtemps possible. Voyez Denise Grey, elle est merveilleuse! Un jour peut-être me confiera-t-on les emplois qui sont actuellement les siens et qu'elle honore avec tant de charme et d'autorité souriante. Denise Grey, c'est pour moi un espoir pour l'avenir...»

Georges Gygax
Photos Yves Debraine

(Réd. «Aînés» a publié une interview de Denise Grey dans son numéro 4/1982).